Document generated on 06/03/2025 2:16 p.m.

Études littéraires

Analogie et dissemblance entre le roman rustique français et le roman de la terre au Québec

Mireille Servais-Maqoi

Volume 7, Number 2, août 1974

Littérature comparée

URI: https://id.erudit.org/iderudit/500326ar
DOI: https://doi.org/10.7202/500326ar

See table of contents

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)
1708-9069 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Servais-Maqoi, M. (1974). Analogie et dissemblance entre le roman rustique français et le roman de la terre au Québec. *Études littéraires*, 7(2), 283–289. https://doi.org/10.7202/500326ar

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1974

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

ANALOGIES ET DISSEMBLANCES ENTRE LE ROMAN RUSTIQUE FRANÇAIS ET LE ROMAN DE LA TERRE AU QUÉBEC

mireille servais-maquoi *

L'idée d'une comparaison entre le roman québécois de la terre et le roman rustique français m'est venue en confrontant mes recherches personnelles sur le roman de la terre au Québec à la volumineuse étude de Paul Vernois, intitulée *le Roman rustique de George Sand à Ramuz*, publiée à Paris, aux éditions Nizet, en 1962.

Je préciserai immédiatement que le mouvement canadien n'est pas né du mouvement français et que l'évolution du premier n'est pas non plus conditionnée par celle du second. Au Québec, le roman de la terre a été inauguré en 1846 par Patrice Lacombe, auteur de *la Terre paternelle;* en décrivant les mœurs de la paisible société paysanne de son temps, Lacombe veut rompre avec le romantisme échevelé — romantisme à la Dumas — des intrigues romanesques très prisées par ses contemporains. Pendant un siècle, au Québec, les meilleures créations romanesques appartiennent à la lignée du terroir. Avec son diptyque romanesque, *le Survenant* et *Marie-Didace,* ouvrages parus respectivement en 1945 et 1947, Germaine Guèvremont propose un souriant épilogue aux grandes aventures où se joue le sort de la terre et de l'« habitant » dans le roman québécois (on appelait « habitant », au Canada français, tout cultivateur qui vivait sur sa propre terre). Le roman rustique français, quant à lui, naît au dix-neuvième siècle des rêveries humanitaires de George Sand pour se perpétuer au vingtième siècle avec les romans paniques de Jean Giono.

Quelques analogies très générales entre le courant français et le courant québécois se dégagent d'un examen comparatif de leurs deux histoires.

* Aspirant du Fonds national belge de la Recherche scientifique.

Comme le roman canadien-français de la terre, le roman rustique français s'épanouit dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle et la première moitié du vingtième. En 1844, paraissent *les Paysans,* de Balzac, et *Jeanne*, de George Sand. Les principaux romans de Giono sont publiés entre 1930 et 1940.

En France, comme au Canada, les romans de la terre jouissent, comparativement aux autres genres, d'une très large audience après la première guerre mondiale. Dans les deux pays, le roman paysan se hausse au premier rang de la production littéraire nationale. Au Québec, le genre se voit illustré par les œuvres de Louis Hémon, Claude-Henri Grignon, Félix-Antoine Savard. En France, par celles d'Ernest Pérochon, Alphonse de Châteaubriant, Maurice Genevoix, Henri Pourrat, Ramuz.

La terre, bienfaisante dispensatrice de la santé du corps et de l'âme, a élu son chantre optimiste parmi les auteurs français comme parmi les écrivains du Québec : Antoine Gérin-Lajoie, l'auteur canadien de *Jean Rivard* (roman en deux volumes, parus respectivement en 1862 et 1864), est, à l'exemple de George Sand, le romancier du bonheur champêtre.

Les méfaits d'une terre corruptrice, génératrice d'un parfait abrutissement physique et mental, sont dénoncés, dans l'histoire du roman français comme dans celle du roman canadien-français, par un détracteur naturaliste. À la façon d'Émile Zola dans *la Terre,* roman paru en 1887, Albert Laberge, dans *la Scouine,* roman publié en 1918, présente le paysan comme une bête humaine, durement conditionnée par le milieu et les circonstances, en l'occurrence la terre et l'avilissante servitude qu'elle impose à l'homme.

L'évolution du roman rustique français, comme celle du roman de la terre au Québec, s'avère parallèle au prodigieux bouleversement de la société, à la fin du dix-neuvième siècle surtout. Il ne m'est pas possible de distinguer ici les manifestations multiples du contact quasi constant qui s'observe, en France et au Québec, entre la littérature romanesque du terroir et la société. Je me contenterai d'insister sur certains phénomènes historiques généraux, communs aux deux sociétés, française et québécoise, phénomènes qui trouvent leur reflet

dans les œuvres. Quelques thèmes d'inspiration sociale se voient, en effet, privilégiés par les auteurs français et canadiens-français du terroir. Tel est le cas, par exemple, de l'exode rural. En France, il commence dans les années 1860 pour s'amplifier à la fin du dix-neuvième siècle. Au Québec, il se dessine timidement à la fin du dix-neuvième siècle et s'intensifie au début du vingtième. L'exode des jeunes générations paysannes, leur mépris d'un mode ancestral d'existence sont les motifs dramatiques de choix qu'exploite le Français, René Bazin, dans *la Terre qui meurt,* roman publié en 1899. Au Canada, le même phénomène est dénoncé dans le roman de Ringuet, *Trente arpents,* paru en 1938, sombre tableau de la paysannerie canadienne-française traditionnelle au seuil de sa désagrégation.

En France, comme au Québec, la désertion des campagnes se double d'une rapide mécanisation du travail de la terre. La réaction du héros de Ringuet, Eucharist Moisan, indigné par l'intrusion des machines agricoles dans les fermes québécoises, fait curieusement écho à celle du vieux Fouan dans *la Terre* d'Émile Zola.

Un autre thème, lié à celui de l'exode rural, privilégié tant par les romanciers canadiens-français de la terre que par les auteurs rustiques français, est celui de la tragique opposition entre la terre et la ville, entre la psychologie du paysan et celle du citadin. Au Québec, ce motif est exploité par Patrice Lacombe, Antoine Gérin-Lajoie, Louis Hémon, auteur de *Maria Chapdelaine*, roman paru en 1916, et Ringuet; en France, par René Bazin surtout, dans *la Terre qui meurt, Donatienne, le Blé qui lève.*

Outre ces analogies très générales entre les deux mouvements, il serait aisé de découvrir, en pénétrant dans le détail des œuvres, une foule de thèmes communs aux romans québécois de la terre et aux romans rustiques français. La très célèbre scène du partage des biens ou de « donation », par exemple, inspire aussi bien la verve caustique d'un Zola que les sermons moralisateurs d'un Lacombe; elle réapparaît, chez Ringuet, dans la narration de la tragédie d'Eucharist Moisan.

On pourrait allonger indéfiniment la liste des analogies, générales ou particulières, qui se décèlent entre le roman

québécois de la terre et le roman rustique français. Mais, comme je dois nécessairement me limiter ici à des idées générales et à des vues d'ensemble, j'insisterai dès à présent sur ce qui différencie les deux mouvements.

L'évolution du courant français, comme celle du courant québécois, entretient des rapports étroits avec les phénomènes sociaux contemporains. Mais le groupe social dont le roman français s'est fait le « secrétaire » — selon l'expression de Paul Vernois — n'est en réalité qu'une classe de la société française parmi les autres. Le roman rustique français viendra se ranger modestement à côté des romans d'analyse psychologique, inspirés des préoccupations d'une société aristocratique et oisive, des romans d'orientation philosophique du dix-huitième siècle, et d'autres. En France, le roman paysan ne sera jamais qu'un genre romanesque parmi les autres, souvent défini, à tort ou à raison, comme un genre secondaire. Aux dix-huitième et dix-neuvième siècles, par contre, presque tous les Québécois sont des « habitants ». Jusqu'à ce que l'avènement du progrès technique et l'industrialisation du Québec viennent bouleverser le mode de vie du peuple canadien-français, jusqu'à ce que les écrivains se voient tout naturellement forcés de conter la nouvelle existence urbaine de leurs compatriotes, le roman québécois ne saurait être qu'un roman de la terre. Le roman de la terre sera donc considéré, au Canada français, non comme un courant romanesque parmi les autres, mais comme le courant romanesque par excellence.

D'autre part, le roman canadien-français est pour ainsi dire né avec le roman de mœurs terriennes. Les chantres de la terre québécoise, totalement dépourvus de modèles littéraires — sinon étrangers — ont dû commencer par tâtonner dans la recherche des exigences de la création romanesque. Héritiers d'une ancienne et brillante tradition romanesque, bénéficiaires des découvertes de leurs ancêtres, les auteurs français ont pu, eux, s'attaquer avec une relative aisance à la création d'un genre nouveau. Ils ont entrevu avec une pénétrante lucidité, — ce que n'ont pas fait les auteurs québécois avant Louis Hémon — les difficiles conditions d'existence du roman paysan. Mieux, ce dernier naît en France en même temps que sont formulées les positions théoriques de ses premiers auteurs. Dans les préfaces de ses œuvres, George Sand s'interroge sur les

problèmes stylistiques du genre. Au fil de son histoire, la tradition du roman rustique français s'est enrichie de méditations théoriques qui, souvent, reflètent mieux que les œuvres romanesques elles-mêmes le génie de leurs auteurs. Le roman canadien-français de la terre, lui, vaut par ses œuvres, non par ses écrits théoriques, qui sont pratiquement inexistants.

L'évolution du roman rustique français, contrairement à celle du roman de la terre au Québec, est tributaire des découvertes des différentes écoles littéraires. Après Zola, par exemple, les écrivains rustiques ont repris au naturalisme sa théorie de l'enquête. Les romanciers français de la terre s'inspirent des expériences de leurs devanciers. Avec leurs contemporains, ils entretiennent d'amicales et fructueuses relations (la vocation de romancier rustique, chez Ramuz, s'est affermie au contact d'Henri Pourrat, l'auteur de *Gaspard des montagnes*). Les auteurs français de romans paysans échangent, par correspondance, leurs opinions au sujet des exigences artistiques du genre qu'ils pratiquent (tel est le cas de Balzac et George Sand) ; ils se procurent l'un à l'autre des renseignements sur la condition des paysans de l'époque (une lettre d'Émile Guillaumin à Ernest Pérochon, retenue par Paul Vernois, en témoigne). Tout un jeu d'influences, tantôt superficielles, tantôt déterminantes, se décèle ainsi entre les romanciers rustiques français, au début du vingtième siècle surtout. Au Québec, le roman de la terre ne se présente pas comme un genre littéraire qui a eu conscience de ses virtualités et de ses orientations. À la différence des écrivains français, les romanciers canadiens-français de la terre sont des isolés. Aucun d'eux n'a eu conscience d'apporter sa contribution au développement d'un genre. C'est la critique qui perçoit, a posteriori, l'existence d'un mouvement cohérent.

Après avoir comparé — de façon nécessairement très schématique — le roman rustique français et le roman canadien-français de la terre, je voudrais à présent cerner les aspects les plus originaux, autrement dit les plus spécifiquement québécois, du second mouvement. Il me faut, pour cela, définir un certain « sentiment de la terre », propre à la société canadienne-française d'avant la seconde guerre mondiale, sentiment chanté par les romanciers paysans, porte-parole de cette société. On sait qu'après la conquête du Canada par

l'Angleterre, en 1763, la terre devient le seul recours d'une poignée d'orphelins, français et catholiques, auxquels les conquérants anglais de la Nouvelle-France n'ont accordé d'autre liberté que celle de régner en maîtres sur les plaines fertiles du Bas-Canada. En enracinant à elle le peuple canadien-français, en le préservant de tout contact avec l'Autre, avec l'Anglais bâtisseur de cités, la terre lui permet de conserver intact son patrimoine linguistique et religieux. L'« habitant » qui déserte la terre renie l'héritage français qu'elle symbolise. Contre ce crime de lèse-patrie, s'élèvent les voix des écrivains agriculturistes (Patrice Lacombe, Antoine Gérin-Lajoie), celles aussi des protagonistes de certains romans (Maria Chapdelaine, Eucharist Moisan). La terre a été la première condition de survie de la nationalité canadienne-française parce qu'elle a préservé cette dernière d'une assimilation brutale et immédiate à la civilisation britannique. Cette orientation déterminante qu'a imprimée la terre au destin de leur race a inspiré les écrivains québécois. L'association du mythe de la terre à celui de la race est un thème qu'exploitent quasi tous les romanciers canadiens-français de la terre, thème inexistant dans les romans rustiques français.

Cette définition, spécifiquement québécoise, de la terre, refuge de l'héritage français et berceau de la survivance nationale, a empêché le roman canadien-français de la terre d'atteindre à l'universalité qui lui aurait peut-être permis de survivre. Contrairement au roman rustique français, qui a brillamment survécu en évitant de succomber au folklore et au particularisme régional, le roman canadien-français de la terre n'a pas dépassé le plan du régional ou du national pour rejoindre l'universel. Le paysan québécois reconnaît à la terre, nationale ou familiale, des pouvoirs sacrés, des valeurs symboliques, phénomène que j'ai expliqué par le recours à l'histoire. L'œuvre romanesque dont ce paysan et cette terre deviennent les deux protagonistes ne peut que demeurer étroitement tributaire des contingences spatiales et temporelles. Chez un Pourrat et un Ramuz — comme le fait remarquer Paul Vernois — « le royaume agreste est l'image et le centre de l'Univers entrevu par les simples au regard ingénu[1]. » Chez un Félix-

[1] Paul Vernois, *le Roman rustique de George Sand à Ramuz,* Paris, Nizet, 1962, p. 438.

Antoine Savard, l'écrivain québécois appelé à devenir le poète par excellence du contact entre l'homme et la nature, ce même « royaume agreste » demeure toujours une terre de souvenirs, souvenirs qui ne peuvent séduire l'imagination que du seul Canadien français.

Il est un thème fondamental autour duquel le roman canadien-français de la terre et le roman rustique français, malgré les grandes différences d'orientation qui permettent de dissocier les deux mouvements, sembleraient retrouver leur unité. Le tout-puissant instinct de la possession du sol, commun à tous les paysans, de quelque nationalité qu'ils soient, a inspiré les écrivains du Québec et les auteurs français de romans rustiques. Pourtant, ce rêve de possession, vieux comme le monde, qui tourmente l'âme aigrie du vieux Fouan dans *la Terre,* qui hante l'imagination fiévreuse d'un Menaud, acquiert à nouveau, dans les romans canadiens-français, une profondeur symbolique et une résonance spécifiquement québécoise. L'amour possessif de la terre, chez l'« habitant », procède d'un idéal patriotique, celui d'assurer la permanence de la nationalité canadienne-française. L'histoire de la race canadienne-française — comme celle du roman de la terre — n'est que le long récit de la prise de possession d'un sol, cette « terre Québec » qu'il faut préserver de la mainmise anglo-saxonne pour qu'elle témoigne, de siècle en siècle, de l'existence d'une « race qui ne sait pas mourir ». Cette séculaire volonté d'enracinement de la nation canadienne-française sur le sol québécois, legs immortel des ancêtres conquérants, confère ainsi à la « passion de la terre » qu'affichent les personnages des romans paysans une coloration bien particulière dont cette même passion se trouve tout naturellement dépourvue dans les romans rustiques français.

Enfin, pour achever cette comparaison entre le roman de la terre au Québec et le roman rustique français, je voudrais rapprocher les deux mouvements en reprenant, pour l'appliquer au domaine québécois, la formule par laquelle Paul Vernois prouvait la légitimité de ses recherches concernant le roman rustique français : « L'histoire littéraire, avec le roman paysan, trouvait une occasion de joindre l'histoire d'un peuple à l'évolution d'un art et à la recherche d'une sagesse[2]. »

Liège

[2] Paul Vernois, *op. cit.*, p. 20.